

Ce soir là, un de ces soirs comme les autres, aussi triste, aussi noir.

Dans les quatre murs humides et froids où grimpent la nuit de grosses araignées, dans les odeurs de gasoil provenant du dépôt où s'ouvre la fenêtre de ma chambre, décidément trop seule, trop ivre de peine, trop dans ma honte, je m'invente une sœur, une confidente, une amie. Je la fabrique de tolérance, de bonté et lui octroie le pouvoir de me donner le courage d'espérer qu'un jour peut-être...

Je la prénomme Nicole, encore toute empreinte d'une histoire qui vient de m'arriver et qui est celle-ci.

La sonnette de l'école venait de sonner la fin de ma trêve. Même le vent ce jour là freine mon retour à la maison, ankylosant mes pas, balayant mes larmes vers mes tempes, me soufflant aux oreilles que chez moi ma mère m'attend, alitée comme si souvent, malade d'une perpétuelle fatigue, d'asthénie chronique. Ou alors suffisamment en forme pour hurler sur Alex, scène de ménage qui me tétanise de peur.

Il me fallait rentrer dans cette maison, vide de vide, vide d'amour, où il allait me falloir être sage, ne pas la contrarier, ne pas la déranger. Si cela m'était permis, apprendre mes leçons et être couchée tôt.

Les larmes noyant mes yeux, je n'y voyais plus clair, et failli percuter une petite vieille dame.

Le vent avait décroché de sa minuscule tête des bandes de cheveux blancs et balayé son beau visage ridé.

Elle était serrée dans un manteau gris orné d'un col d'astrakan noir élimé aux pointes. Ses mains qui portaient chacune un panier empli de victuailles étaient habillées de gants reprisés.

La voix qui sortit de sa bouche ressemblait à celle d'une enfant.

...bon... dit-elle affirmative... Ça ne va pas petite, allez, essuie tes larmes et aide moi à porter les provisions...

Elle me tendit le sac le plus léger et pris ma main libre, dans la sienne.

Elle habitait au troisième étage dans une chambre mansardée.

La porte qui n'était pas fermée à clefs, grinça en s'ouvrant sur une pièce à survivre.

Une douce odeur de propre, de bouquet de fleurs, m'accueillit.

C'était le nid de quelqu'un qui veut oublier et faire oublier la misère d'une aussi pitoyable vétusté et de si peu de choses à vivre.

Tout y était modeste mais rutilait de propreté. Placé sous la pente du toit, le lit était recouvert d'un dessus bleu crocheté de fleurs blanches et accueillait les rayons du soleil tombés du vasistas. Une autre petite fenêtre ronde éclairait une petite table, ronde aussi, habillée, ainsi que le dessus des deux seules chaises, de bleu crocheté de fleurs blanches.

...Je m'appelle Nicole... avait-elle murmuré en essuyant le reste de mes larmes de ces doigts dégantés. Puis, elle avait attendu mon prénom en retour, en tendant légèrement l'oreille vers moi.

J'étais plus grande qu'elle, je baissai un peu la tête étranglée par l'émotion, tellement surprise que l'on me porte de l'intérêt.

Lorsqu'elle m'embrassa, son baiser insista sur mes paupières, se perdit sur mon front, et finit sur mes joues.

Elle devint ma grand-mère et de l'espoir pour demain. Il m'en restait une de grand-mère, mais ma mère l'avait éloigné et celle-ci n'avait pas insisté préférant comme tant d'autres ne pas voir et ne pas savoir.

Nicole me remplit les poches de gâteaux secs.

...il te faut partir maintenant tes parents vont s'inquiéter...

Ce retour à la réalité réveilla en moi un immense désespoir que je ne laissai pourtant pas paraître.

Cependant mes entrailles hurlaient... garde moi avec toi... j'ai peur... j'ai mal là bas... Je ne veux pas y retourner.

Tu es forte et courageuse me répétait souvent Alex, ...Serre les dents...

Ce que je fis une fois de plus, dignement je me dirigeai vers la porte sans me retourner pour ne pas craquer.

En longeant la rue du polygone, mon cœur résonnait de la douce voix de Nicole, encore dans l'enchantement de paroles inespérées, j'imaginai dormir près de ma nouvelle mémé, serrée contre elle dans son lit, regardant au travers de la lucarne filer les étoiles chargées d'espoir.

Ce soir là, poussée aussi par le besoin de raconter ma mémé, j'ai créé Nicole.

Une Nicole fictive, de remplacement, afin de moins souffrir de l'absence de la vraie. Lorsque je rentrerais le soir, elle sera là, dans ma chambre, elle m'écouterà, me conseillera de la distance d'éternité me séparant de la vraie, celle que j'avais baptisé mémé, je lui ai dit qu'elles avaient toutes les deux, les yeux couleur vert d'eau où passaient des courants de peine et de bonté.

La nouvelle Nicole calmerait mes cauchemars de chaque nuit.

Cette nuit là, je dormis à peine, la plupart de mes rêves se firent les yeux ouverts.

Tu sais, dis-je à Nicole, j'ai remarqué une petite place sous la pente du toit chez mémé Nicole, si je l'ennuie dans le lit je me tasserai sur les coussins bleus.

...j'ai connu de plus petits espaces.

De longues années plus tard, me voici sur la route en Espagne, en partance pour le Maroc, avec mon mari, notre chien et notre camping car.

Te souviens-tu Nicole de mon grand désir de partir. Souviens-toi, du train qui passait près de chez moi, son bruit lourd et régulier, son sifflement qui venait percuter mon cœur comme une invitation à l'évasion.

J'oubliais alors ma souffrance et partais en rêve.

Aujourd'hui c'est pour de vrai, mes valises sont lourdes de souvenirs pénibles mais aussi d'espoirs.

Avant la première pose pour le bivouac du soir, la nuit tombe sur un ciel encore bleu, le soleil enlumine les nuages qui deviennent de plus en plus rouges.

Je me laisse couler dans cette invitation à l'oubli, imprégnée de tant de beauté, portée par un presque bonheur.

Nicole, ton souvenir m'attend au bord du sommeil, tu es là, confidente de ma vie sans joie auprès de ma mémé Nicole, accompagnée de son odeur de fleurs fraîches.

Le sommeil m'attrape en votre compagnie et n'anime ma nuit d'aucun rêve.

A peine de ressac, est-ce lui pourtant qui me réveille, le clapotis me rappelle que la mer est à deux pas. Nous avons dormi paisiblement et ce matin devant la baie vitrée, le décor est éblouissant. Les nuages rosés décorent le ciel émeraude et au zénith le soleil insolemment rouge monte l'échelle du ciel.

Je laisse éclater le jour en me souvenant.

J'étais plusieurs fois passée devant chez mémé Nicole sans oser m'y arrêter. Avec les nouveaux jours mon enthousiasme c'était un peu refroidi. Pourtant le désir intense de la revoir pris le dessus et un après midi, en partant à l'école, je me donnai du courage en me répétant.

...va chercher sa douceur, recevoir sur ta joue la tendresse d'un baiser que l'on ne te donne jamais...

Je sautille presque sur le chemin, range quelques cheveux évadés de mes nattes, tire sur ma blouse vert pale afin d'y ordonner les plis.

Soudain mes pas ralentissent à la vue d'un grand tissu noir qui masque la porte d'entrée de chez Nicole. De toutes mes forces, je refuse de croire que cette macabre décoration annonce la mort de ma mémé. Ce ne peut être que celle d'un voisin, probablement celle du vieil homme qui était ivre et affalé l'autre jour dans l'escalier. Nicole doit être assise à sa table fleurie, en train de crocheter de nouvelles fleurs blanches.

Soudain enhardie, je suis deux vieilles dames qui pénètrent dans le hall. Là, un cercueil à peine éclairé par deux candélabres, prend presque toute la place de la petite pièce.

Les dames se mettent à parler bas et m'oblige à tendre l'oreille... il paraît qu'elle avait deux enfants dit la plus grande ponctuant sa phrase d'un infini soupir... ils l'ont descendue ici, c'est plus commode... nouveaux soupirs, puis elle continue... son cœur c'est arrêté alors qu'elle était en train de crocheter... puis elle m'achève totalement en concluant... Pauvre Nicole...

Tétanisée, je reçois ces dernières paroles comme des coups de poignards.

C'est une fois arrivée à l'école que mes jambes se mirent à fléchir. La hargne scellait mes mâchoires, mais malgré mon jeune âge, j'avais déjà acquis le self contrôle que l'on confondit par la suite avec de la froideur. Une fois de plus mon rêve s'était brisé, la petite main fripée de Nicole ne se tendrait plus jamais vers moi, je ne me blottirais jamais contre elle pour attraper le sommeil, même les coussins brodés ne m'accueilleront pas, je ne pourrais jamais guetter le mouvement du drap me prouvant qu'elle respire.

Personne ne verrait rien, mes devoirs de classe seraient accomplis.

A mon retour, deux hommes habillés comme des corbeaux, dépendaient la sinistre toile noire. J'arrivai juste à temps pour jeter dans le panier placé à l'entrée un petit mot que j'avais écrit à l'école... je t'aime...

La concierge avait aussitôt attrapé le panier et le papier s'était envolé. Elle le ramassa, le chiffonna et l'enfouit dans sa poche.

Nicole était allée habiter une demeure encore plus vétuste, sans odeur et sans fleurs.

Ce soir là j'ai mangé peu et vivement. Ma mère se plaignait une fois de plus d'être malade et fatiguée. Alex mangeait des pieds de porcs, la tête tournée vers la fenêtre qui donnait sur la petite cour tellement triste comme tout dans cette maison.

J'ai raconté à Nicole l'histoire de cet après midi qui signait la fin d'un nouvel espoir. Juste pour ne pas sombrer nous avons rêvé d'une vie sans abandon et d'un demain meilleur. Puis lorsque la maison a cessé de raisonner des cris de la nouvelle dispute de ma mère et d'Alex, (Alex est le nouveau compagnon de ma mère) j'ai écouté les derniers bruits de la vie de dehors, puis, toute mon âme est partie vers lui, mon père. Je me suis endormie sur cette prière... papa, tu me manques, tu es parti en camp de concentration une semaine avant ma naissance, tu n'es pas revenu, tu as résisté à l'ennemi, je ne résiste pas à ton absence.

Des milliers d'orangers, d'oliviers et de citronniers plus loin, après avoir longé une mer qui ne se distingue d'un macadam que par sa brillance, tant elle est immobile, nous nous arrêtons de nouveau.

A cet instant de ma vie, de ce voyage, j'ai envie de vomir les humiliations subites depuis ma naissance. Sur du papier, jeter mes douleurs et le mépris des autres qui ont jalonné ma vie se renouvelant éternellement et fatalement.

J'ai gardé la force d'espérer malgré mes soixante ans et crayon en main, mon ultime espoir est d'écrire juste avant que se termine ce manuscrit, que je suis enfin libre, libre de dire non à la culpabilité, non à l'emprise des autres, non quand j'aurai envie de dire non, afin que s'éclaire le tunnel noir de ma vie.

Noir comme ce placard, ce trou puant dans lequel on m'a posé comme un colis encombrant, alors que je n'étais encore qu'un bébé.

Trop petite pour me souvenir du moment exact, de mon âge exact, bien trop petite pour comprendre.

Combien de temps y suis-je restée ? Six mois, un an ou plus, sûrement plus.

J'avais quatre ans lorsque Alex m'a sorti du placard et de cela je me souviens. La peau sans graisse plaquée sur mes os me faisait souffrir et j'avais peur pour la première fois. Je souhaitais retourner dans le placard, même si j'étais nue gelée et trempée d'urine, même si je ne pouvais ni m'allonger ni me lever, avec pour oreiller un tas de pommes de terre et pour compagnie des rats, avec qui je partageai le pain dur et les restes que l'on me jetait par la fente du haut de la toute petite porte.

Alex m'asseyait sur une chaise, mon corps squelettique et sans muscle refusait de tenir assis. Il me cala avec des coussins près du feu, rouge comme le soleil hier soir sur l'Espagne.

La chaleur me blessait le visage et le reste, habituée au froid j'avais mal dans mon corps.

J'étais impuissante à remercier cet homme qui s'activait autour de moi. Dans la méconnaissance de ce qu'il s'évertuait à faire pour me sauver la vie.

Il coupait des pommes de terre en rondelles, qu'il disposait sur la platine rougie de la cuisinière. Il éteignait la lumière et des ombres dansaient sur le mur... Regarde, comme c'est beau répétait-il en soufflant alternativement sur chaque rondelle de pomme de terre, il l'introduit au bord de ma bouche, je me mis à téter, ma salive se mélangea et le goût délicieux coula dans ma gorge, ma peur avait disparu.

Je décris aujourd'hui tous ces gestes et ces faits avec les mots adéquats, à cette époque j'ignorais ce qu'était une pomme de terre cuite, en tout cas je l'avais oubliée.

Il allait falloir tout apprendre y compris à marcher ou à remarcher.

Pourtant j'avais quatre ans.

Gibraltar, l'embarquement. Nous voici bercés par la mer, sur un luxueux bateau rapide.

Une demi-heure plus tard nous descendons à Ceuta, qui se trouve en Afrique, mais qui reste espagnole.

Le passage à la douane marocaine est assez folklorique. L'attente y est longue mais l'atmosphère qui y règne n'est pas déplaisante, en tout cas elle me plaît à moi.

Me voici ailleurs vraiment, coucou Nicole tu me l'avais bien dit qu'un jour il y aurait un ailleurs, un meilleur.

L'odeur est autre, d'un premier coup d'œil on voit aussi que la vie est différente.

Sur le côté de la frontière, les Marocaines montent les collines à toute allure chargées comme des ânes. Parfois la

police se met à les poursuivre, parfois non. Je n'y comprends rien, mais cela m'amuse. Des hommes se précipitent vers des taxis, un policier s'avance et j'aperçois des billets de dirhams passant d'une main à l'autre... magouille sûrement, c'est drôle, c'est le Maroc.

Nous nous éloignons de la frontière accrochant au passage les plastiques noirs qui s'envolent lâchés en toute inconscience dans la nature. Le pays encore beaucoup trop limité à sa survie néglige encore l'écologie et les ordures se déposent à même le sol.

Des hommes drapés dans leurs djellabas montent des ânes qu'ils flagellent sans pitié. Au loin des taches de couleurs vives se détachent du vert des champs de mils. Ce sont des femmes qui portent sur leur tête les vivres de la journée, certaines ploient sous les charges de bois qu'elles ramènent à leur kasbah. Leurs rires scindent les environs jusqu'à nous, curieux et amusés, nous nous avançons sur la route bordée d'eucalyptus.

Il pleut aujourd'hui comme souvent au mois de décembre dans le Nord de l'Afrique, le sol couleur de terre de sienne a glissé sur le bitume et éclabousse le camping car lavé la veille.

Nous nous dirigeons vers Mohammedia et bientôt nous arrivons au camping des mimosas. C'est vrai il y a des mimosas et aussi des hibiscus et des poinsettias géants. Nous installons le véhicule sous les eucalyptus et partons regarder l'océan qui fustige furieusement les rochers.

La pluie a cessé. Malgré la beauté du paysage, malgré la certitude que demain et longtemps encore m'attend une vie de loisir, l'angoisse monte en moi, j'ai chaud, je suis mal. Je réalise que les regards insistants des hommes vers moi m'ont ramené une fois de plus à la peur. Je m'accroche au bras de mon mari et une phrase vient instinctivement traverser mon esprit... si j'étais seule, serais-je violée... et le fait de me faire violence contre cette pen-

sée que j'accuse de raciste et d'injuste, un film se projette devant mes yeux dans lequel le sujet est sadisme et viol.

Nicole, aide-moi, je vais lâcher sur les pages vierges, ce que j'ai mis plus de cinquante ans à vouloir me souvenir. Devant un fait par trop douloureux, mon cerveau s'était bloqué et avait choisi d'oublier. Grâce à l'aide d'une psychiatre, ma mémoire a remis à leur place des milliers de souvenirs très douloureux.

A cet instant, sur la plage, je perds la maîtrise de moi et remonte à ce jour où Alex avait sorti le comptoir d'épicerie qui m'avait servi d'habitation. C'est ainsi que (mon placard) fut emmené dans un camion. De la grande fenêtre j'avais suivi son départ en me tenant fermement accrochée aux mains d'Alex qui encerclait ma taille épaisse comme un tour de bras... c'est fini, c'est fini... Répétait-il à l'infini.

Dans mon univers, il n'y avait qu'une femme, ma mère, puis ma sœur de dix ans mon aînée, enfin mon frère, sept ans de plus que moi. Maintenant il y avait un homme, Alex, qui la veille m'avait couché dans un lit à barreau, sur un vrai matelas gonflé de crin végétal, puis m'avait enveloppée d'une couverture. La boule de peur qui appuyait sur mon cœur s'était estompée et je m'étais endormie d'un trait jusqu'au matin.

Pendant la guerre, Alex aussi avait fait de la résistance, étant du même pays, il avait forcément connu mon papa. Lorsque mon père fut emmené par la gestapo, dénoncé par un compatriote, Alex et les autres résistants du réseau furent de suite au courant. Connaissant les méthodes sadiques qu'avaient adoptées les nazis pour faire parler les prisonniers, ceux-ci, pour la plupart se disséminèrent, les autres furent arrêtés par la suite, vendus par celui même qui avait donné mon père. Quant à papa, il ne parla jamais, une grande feuille de papier jauni l'atteste. Lorsque ma mère lui rendit visite peu après son arrestation, à la prison de Cuincy ce jour où elle ne le reconnut pas de suite telle-

ment son visage était tuméfié où tel un vieillard qu'il semblait être soudain devenu parce qu'on lui avait arraché toutes les dents. Ce jour là il la pria de pardonner à ceux qui parlaient. Peut-être avait-il failli le faire sous le poids de tant de souffrances.

Alex, lui c'était caché au fond d'une péniche, sous une écouteille que le formidable marinier, s'évertuait à ne pas découvrir totalement

Alex pus ainsi élargir sa collaboration avec d'autres résistants. Condamné à mort par les SS, sa photo fut placardée sur les murs des villes et des villages avec celle de nombre de ses compatriotes. A la fin de la guerre, il continua son combat en aidant les veuves des déportés, passant illégalement de la nourriture à la frontière belge, qu'il revendait à des gens aisés, ce qui permettait de nourrir les veuves et orphelins.

Le beurre était l'aliment le plus véhiculé par les communistes pour les veuves et orphelins, il fut pendant une longue période de ma vie, l'aliment de luxe, la vitamine qui me permit de survivre, le petit carré de pâte jaune orné d'une vache et qui me fait encore saliver. Il était jour de fête, celui où nous mangions une tartine de beurre. C'est ainsi qu'il rencontra ma mère et c'est ainsi qu'à ce matin de mon histoire, il partit à bicyclette faire d'innombrables kilomètres afin d'amener de la nourriture aux orphelins de guerre comme moi.

Je l'ai regardé partir pour plusieurs jours, les sacoches lourdement chargées, un sac à dos gonflé de victuailles. La boule de peur a repris sa place. Ma sœur et mon frère partis à l'école, je me retrouvai seule avec ma mère. Contrairement à ma crainte, elle m'a levé par le dessous des bras, m'a posé sur un pot, puis m'a recouché sans violence, et dans mon lit.

Mon frère avait alors onze ans il était paraît-il d'une nature rebelle. J'appris plus tard que les claquements que j'entendais parfois, étaient ceux d'un martinet sur son